

Coronavirus: «Et si Péguy avait déjà tout vu?»

FIGAROVOX/TRIBUNE – Salomon Malka revient sur les écrits de Charles Péguy au sujet de l'épidémie de grippe dont il avait souffert. Selon lui, ses textes sont plus actuels que jamais.

Par Salomon Malka mis à jour le 10 mars 2020 à 11:45



«Au moment où je me flattais d'un espoir insensé, tout un régiment de microbes ennemis m'envahissaient l'organisme» Centre Charles Péguy

Salomon Malka est journaliste et écrivain. Il a récemment publié [Dieu, la République et Macron](#) (Cerf, 2019).

C'était il y a cent vingt ans, en l'an de grâce 1900. Péguy attrape subitement une grippe carabinée. En pleine préparation des «Cahiers de la quinzaine», il est obligé de garder la chambre et fait appel à un médecin pour l'examiner. On lui recommande de rester au lit, ce qu'il fait en ayant recours à ce qu'on appellerait aujourd'hui du télétravail. Il va

corriger sa copie depuis son lit. C'est grave, Docteur? S'enchaînent une série de trois cahiers, entre le 20 février et le 5 mars 1900, où Péguy évoque cette infection autrefois appelée «Influenza» (de l'italien *«Influenza de freddo»*, influence du froid) et dont l'origine est à rapprocher de «griffe», ce qui vous saisit brutalement.

C'est brutal dans le cas de Péguy, mais il ne s'agit pas encore de la grippe espagnole qui va sévir dix-huit ans plus tard et décimer une bonne partie de la population. L'écrivain est mort bien avant. Mais il en a vu tous les symptômes. Il en a anticipé tous les signes, y compris la découverte que le virus est *«facétieux»*, qu'il va, qu'il vient, qu'il esquive celui-ci et fonce sur celui-là: *«Au moment où je me flattais d'un espoir insensé, tout un régiment de microbes ennemis m'envahissaient l'organisme où, selon les lois de la guerre, ils marchaient contre moi de toutes leurs forces: non pas que ces microbes eussent des raisons de m'en vouloir ; mais ils tendaient à persévérer dans leur être»*.

Charles Péguy avait tout vu dans ces textes du tout début du siècle dernier.

Le virus fait déjà des ravages dans le Paris de l'époque et Péguy s'interroge. Où a-t-il pris ces microbes ennemis? Au siège des Cahiers? À l'imprimerie? En voiture vers Orléans? Dans le village d'à-côté où tout le monde est contaminé?

L'écrivain a tout vu dans ces textes qui remontent au tout début du siècle dernier. L'obsession de la moindre surface où le virus aurait pu se poser, la course-panique à travers tous les lieux où le corps s'est frotté, les tentatives de remonter - comme dans une enquête policière - à toutes les étapes traversées et toutes les personnes croisées, le rétropédalage, dans sa tête, de toutes les stations où il aurait pu faire des rencontres funestes, l'anticipation des gestes les plus spontanées pour les freiner dans leur élan... Et puis la liste des batailles à mener, des barrières à ériger, des règles d'hygiène à instaurer, des comportements à changer.

Discussion serrée avec le *«Docteur moraliste révolutionnaire»* sur les

ressorts de l'épidémie. Lui pense qu'il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades qui réagissent chacun dans son couloir et chacun selon son métabolisme, alors que le médecin pense exactement l'inverse.

L'épidémie ne consiste-t-elle pas justement à faire disparaître tous les malades sous le vocable de la même et invariable maladie, unique dans ses formes comme dans sa violence?

L'épidémie ne consiste-t-elle pas justement à faire disparaître tous les malades sous le vocable de la même et invariable maladie, unique dans ses formes comme dans sa violence ?

Suit encore un échange sur les ressemblances et les écarts entre les maladies sociales où les gouvernants se gardent soigneusement de dire le peu de vérité qu'ils savent, et les maladies de santé où il ne s'agit plus de plaire mais de dire des paroles vraies (quand bien même il n'est pas interdit d'être «astucieux»).

Il n'y a pas que des désagréments dans la maladie qui s'abat et bouscule le corps. Péguy utilise ce temps précieux pour lire. Il est heureux de lire du Pascal pendant sa grippe. Il trouve dans les *Pensées* un réconfort. Elles le tiennent éveillé. Elles entretiennent l'espoir. Elles stimulent la foi. Elles sont un antidote contre un sentiment de finitude, un rétrécissement du monde, une impossibilité de prévoir. Il cite les *Dialogues* de Renan qui font apparaître un tout autre versant de la maladie, plus sombre, plus apocalyptique: *«L'humanité a eu un commencement ; elle aura une fin. Une planète comme la nôtre n'a dans son histoire qu'une période de température où elle est habitable ; dans quelques centaines de milliers d'années, on sera sorti de cette période. La Terre sera probablement alors comme la Lune, une planète épuisée, ayant accompli sa destinée et usé son capital planétaire, son charbon de terre, ses métaux, ses forces vives, ses races. La destinée de la Terre, en effet, n'est pas infinie, ainsi que vous le supposez. Comme tous les corps qui roulent dans l'espace, elle tirera de son sein ce qui est susceptible d'en être tiré ; mais elle mourra, et croyez-le, elle mourra, comme dit dans le livre de Job, le sage de Theman, avant d'avoir atteint la sagesse»*.

Péguy décrit le va-et-vient du virus, mais aussi le va-et-vient des humeurs, du bonheur éprouvé dans la lecture sous la couette au désespoir le plus profond, du dérèglement des corps à tout un système qui se grippe, et des *Pensées* de Pascal aux *Dialogues* de Renan.

Péguy décrit le va-et-vient du virus, mais aussi le va-et-vient des humeurs, du bonheur éprouvé dans la lecture sous la couette au désespoir le plus profond.

La grippe s'est déclarée un vendredi soir. Le samedi matin, l'écrivain se «*harnache*» comme il dit et il téléphone aux imprimeurs pour qu'ils finissent les «Cahiers» tout seuls. Et il profite de son confinement pour rédiger trois pleins cahiers consacrés à la grippe, encore la grippe, toujours la grippe.

«*Il faut songer à guérir*» dit-il. Et au «*citoyen docteur révolutionnaire*» qui lui demande pour quelles raisons, il en avance deux. D'abord, il craint que sa mort ne cause «*une épouvantable souffrance pour quelques-uns, une grande souffrance pour plusieurs et une souffrance pour beaucoup.*» Ensuite, il voudrait terminer son travail et éviter de laisser inachevées quelques entreprises commencées.